

Bei Dao

S'OUVRENT LES PORTES DE LA VILLE

TRADUCTION
NOTES & POSTFACE
Chantal Chen-Andro

Titre original : 城门开

© 2010 by Bei Dao

© *Ypsilon*.éditeur, 2020, pour la traduction française et la présente édition.

YPSILON ÉDITEUR



Bei Dao portant le manteau en peau de mouton de son père (1970)

À Tiantian et Doudou

Porte, grande porte, tu mesures combien ?

Cent-vingt mètres de haut !

Quel cadenas te retient ?

En fer indestructible, un gros, gros cadenas !

Porte, grande porte, tu t'ouvres ou pas ?

(d'après une comptine)

PRÉFACE
MA VILLE DE PÉKIN

À la fin de l'année 2001, père était gravement malade, je suis donc retourné à Pékin¹, au terme d'une longue absence de treize ans. Même si je m'étais préparé psychologiquement à ce retour, je ne m'attendais pas à ce que la ville eût changé à ce point. Je la reconnaissais difficilement, elle m'était devenue totalement inconnue. J'étais un étranger dans mon pays natal.

Je suis né à Pékin, j'y ai passé la première moitié de ma vie, c'est surtout vrai pour mon enfance et ma jeunesse — le processus de ma croissance est intimement lié à cette ville. Or tout cela avait disparu avec ces changements.

Je me suis senti alors poussé à écrire ce livre : je voulais, par l'écriture, reconstruire une ville, rebâtir mon Pékin à moi — et ainsi, nier ce qu'il était devenu aujourd'hui. Dans ma ville, le temps inverse son cours : les arbres desséchés flirtent avec le printemps ; les odeurs, les bruits et les lumières disparus reviennent à la mémoire ; les maisons entourant une cour, les ruelles et les temples démolis recouvrent leur visage d'antan ; les toits de tuiles sont comme des vagues roulant vers l'horizon bas ; les sifflets portés par les pigeons² retentissent dans le bleu profond du ciel ; les enfants reconnaissent les changements des saisons ; les habitants ont un grand sens de l'orientation. J'ouvre grand les portes de ma ville, j'y accueille les voyageurs en errance de par le monde, les âmes solitaires

qui n'ont de foyer où rentrer et tous les visiteurs poussés par la curiosité.

Ce chantier de reconstruction a traîné et s'est avéré bien plus difficile que je ne l'avais imaginé. La mémoire est sélective, confuse, exclusive, de plus elle est restée longtemps en état d'hibernation. Or l'écriture est précisément un processus d'éveil des souvenirs — dans le labyrinthe de la mémoire, un passage conduit à un autre, une porte s'ouvre vers une autre porte.

L'enfance et la jeunesse tiennent une place tellement importante dans la vie d'un être, on pourrait même dire que tout ce qui se passera après prend forme ou se décide pratiquement à ce moment-là. Remonter à la source de la vie s'apparente à quelque exploration de la préhistoire, riche de joies et de chagrins au fil des découvertes. Si l'éloignement et le retour sont les deux extrémités d'une même route, alors souvent, plus on part au loin, plus on se rapproche de l'enfance, et c'est précisément cette impulsion première qui m'a poussé aux confins de la terre et du ciel. Il me faut remercier tout spécialement Cao Yifan, mon voisin, compagnon et camarade de classe, non seulement la place qu'il tient dans le livre est très importante, mais surtout, sa mémoire étonnante m'a permis de rectifier et de restituer une foule de détails cruciaux. Bien sûr, il me faut aussi remercier Li Tuo et Gan Qi, grâce à ces deux « lecteurs » exigeants, au cours de la phase d'écriture, j'ai toujours avancé avec circonspection.

BEI DAO
HONG KONG, 25 JUIN 2010

OMBRES ET LUMIÈRES

1

À la fin de l'année 2001, je suis retourné au pays, au terme d'une longue absence de treize ans. Au moment où l'avion atterrissait, je fus vraiment stupéfait par le spectacle des lumières de la ville, elles entraient par les hublots, en tournoyant, roulant leurs milliers de feux : Pékin ressemblait à un immense stade illuminé. C'était par un soir au cœur de l'hiver. La douane passée, trois inconnus levant un écriteau portant les mots « Monsieur Zhao¹ » m'attendaient. De taille et de corpulence diverses, ils se ressemblaient pourtant, leurs silhouettes se découpaient dans la lumière de la lampe à arc, on aurait dit des ombres venues d'un autre monde. Le rituel de bienvenue fut bref et silencieux, différant les paroles jusqu'au moment où nous prîmes place dans une voiture noire ; difficile de dire si le ton était poli ou menaçant, la marée des lumières me distrait.

Quand j'étais enfant, les nuits de Pékin étaient sombres, très sombres, au moins cent fois plus que de nos jours. Prenons un exemple : notre voisin Zheng Fanglong habitait dans un deux-pièces, avec pour tout éclairage trois lampes néon, une de huit watts dans le séjour, de trois watts dans la chambre à coucher, quant à la dernière, de trois watts également, elle partageait sa lumière entre les w.-c. et la cuisine, accrochée à la petite fenêtre

contiguë. Quand bien même la famille fêtait le Nouvel An, ou si l'on avait trop dépensé, la consommation totale d'électricité ne dépassait pourtant pas les quatorze watts. On était loin de la clarté de ces grandes psychés à la mode de nos jours, éclairées de lampes sur tout leur pourtour.

Au n° 1 de la ruelle Sanbulao [des Trois (choses) qui ne vieillissent pas], il s'agissait peut-être d'un cas extrême, mais si l'on considère la ville de Pékin dans son ensemble, il est à craindre que le niveau d'éclairage fût encore beaucoup plus bas. Chez mes camarades de classe, le plus souvent on vivait dans une seule pièce, il n'y avait donc qu'une seule lampe, et il revenait au chef de famille d'appliquer un « couvre-feu ». Après l'extinction de cette lampe, comment faire les devoirs ? *Bon, assez parlé, on verra ça demain.*

Les ampoules, la plupart du temps, n'avaient pas d'abat-jour, la lumière était faible et comme embuée ; l'abat-jour, lui, projette un halo mystérieux qui efface de nombreux détails dans les ténèbres, gagnant ainsi quelque rehaut. Les filles, à l'époque, ne se maquillaient pas, ne se pomponnaient pas, et pourtant, elles étaient particulièrement belles, c'était grâce à ce type d'éclairage, sans aucun doute. L'apparition des néons a représenté une calamité, un déluge aveuglant que rien ne devait plus arrêter. Tout comme les illuminations nocturnes des basses-cours sont là pour inciter les poules à pondre davantage, ce que créent les néons, c'est un faux-semblant de jour et pour les humains, qui certes ne pondent pas, c'est cause d'anxiété, impossible alors de trouver la paix. On regrettera surtout que ces beautés ne soient plus là, que sous les néons les visages soient livides sans que poudre et fard n'y puissent remédier.

Et encore, en réalité, les plus lésés sont les enfants, ils n'ont plus de lieu où se cacher, perdent tout espace ouvert à l'imagination, de façon prématurée, ils marchent vers la place de la Barbarie.

Selon ce que nous disait notre professeur de physique, quand on entre dans l'obscurité, pendant quelques courtes minutes, l'acuité visuelle est multipliée par deux cent mille. Ainsi les ténèbres nous rendraient clairvoyants. L'éclairage qui se voulait l'un des marqueurs de l'évolution de l'humanité a engendré, en raison de son manque de mesure, une forme de cécité somme toute paradoxale. Pensez qu'autrefois, nos regards étaient perçants comme ceux des loups, eux qui font à grande vitesse la mise au point : et *hop*, sur le feu, *hop* sur un troupeau de moutons et, *hop* encore, sur une belle louve.

Mais si, à l'époque, les conditions d'éclairage ont joué leur rôle dans l'augmentation massive des binoclards, le phénomène est lié avant tout aux comportements adoptés tout au long des études. Dans les polémiques entre camarades, l'argument qui faisait mouche était le suivant : dans les campagnes c'est le noir total et pourtant il y a très peu de binoclards. Bien que l'école mît à disposition des salles d'études du soir spacieuses et suffisamment éclairées, cela n'empêchait pas, à la longue, de sortir du lot et, encore moins, qu'en dehors des connaissances orthodoxes, on lise pour le plaisir : ainsi Yifan qui, une fois dans son lit, sous la couverture, lisait *Le Rêve dans le pavillon rouge*² à la lueur d'une lampe électrique, il est entré très tôt dans le cercle des binoclards.

À cette époque-là, Pékin était peu éclairée, de nombreuses ruelles n'étaient pas équipées de réverbères et, quand il y en

avait, comme ils étaient distants les uns des autres de trente à cinquante mètres, ils pouvaient tout juste éclairer l'espace dans un rayon très restreint. Les adultes nous effrayaient souvent avec les mots « mendiants tapoteurs ». Ils désignaient par là ceux qui, après leur avoir fait prendre une potion magique, kidnappaient les enfants afin de les revendre. Cette histoire fonctionnait elle-même comme la potion, elle a intrigué tant d'enfants sans que personne ne puisse donner davantage de détails, par exemple comment, après avoir reçu une simple tape sur la tête, les enfants en arrivaient à suivre de leur plein gré les méchants. Avec une telle arme de pointe Taiwan n'aurait-elle pas été libérée depuis longtemps ? Qui sait si on ne serait pas parti d'une affaire criminelle qui aurait eu lieu avant la Libération³ et dont le récit, enjolivé au fil de sa transmission orale, suivant les ruelles de l'histoire, se serait finalement perpétué jusqu'à mon enfance.

Pour un marcheur de nuit, un réverbère, moins que de servir à éclairer, aurait plutôt pour fonction de redonner du courage. Tout en pédalant, on fredonne un petit air grivois ponctué de coups de sonnettes. Si jamais un réverbère est déficient ou s'il a été cassé par le lance-pierres d'un gamin, on s'affole, on jure, s'en prenant aux ancêtres des fauteurs de troubles jusqu'à la huitième génération.

En raison du manque de réverbères, il fallait équiper soi-même sa bicyclette d'une lumière. À la fin des années 1950, on se servait encore de lampions en papier, comme en témoigne le dialogue humoristique de Hou Baolin intitulé « Récit d'un trajet de nuit »⁴. À cette époque, toujours, on utilisait la plupart du temps des lampes pour vélo de la forme carrée des lampes

de poche, on la plaçait au milieu du guidon. Plus sophistiquées étaient les dynamos, plaquées contre le petit roulement de la jante, elles produisaient du courant. Comme la vitesse était irrégulière, la lampe s'allumait par intermittence. Cela faisait partie des scènes de Pékin by night.

À la fin des années 1950, on mit en place dans l'avenue Chang'an [de la Paix éternelle]⁵ un éclairage public moderne en groupage. Quand ces lumières brillantes s'allumaient, à marcher sur cette grande artère, on éprouvait un sentiment particulier de fierté, on se sentait l'esprit clair, on avait la vue pénétrante, comme si d'un regard on embrassait le communisme. En comparaison, les lumières des *hutong*⁶ semblaient plutôt ternes. Or, dès que l'on quittait cette avenue, c'était pour se perdre dans le dédale sans fin des ruelles de Pékin.

Depuis tout petit, j'ai joué avec mon frère et ma sœur aux ombres chinoises. Les mains croisées, nous servant de la lumière, nous projetions sur le mur le flux mouvant d'ombres d'animaux variés, fragiles ou féroces, qui se pourchassaient, s'entre-tuaient. Puis personne ne voulut plus mimer le lapin. La loi de la jungle dictait sa volonté de puissance jusque dans ces jeux d'ombres, celui qui était aux commandes s'imaginait être le maître suprême de l'univers.

Pour des enfants le plus gros avantage offert par les ténèbres est la possibilité de jouer à cache-cache. Dès que l'on se retrouve en dehors de la zone éclairée par la lampe, on peut se cacher partout et spécialement dans les coins et recoins. Quand nous avons emménagé au n° 1 de la ruelle Sanbulao, il y avait encore un entassement de rochers artificiels dans la cour ; la nuit, ces pierres du lac Taihu⁷ aux formes bizarres étaient terrifiantes,

elles prenaient toutes les apparences que leur donnait notre imagination. C'était un endroit approprié au jeu de cache-cache. Celui qui cherchait et ceux qui se cachaient étaient morts de peur : qui pouvait garantir que vous n'alliez pas rencontrer l'esprit de Zheng He⁸ ou bien les âmes errantes de cette bande de servantes ? À entendre l'appel de ces sons tremblants, on en avait l'esprit vide on tremblait d'être découvert : « Tu es vu ! Arrête de faire l'innocent, sors et vite... ». Brusquement, un cri perçant, à vous donner la chair de poule, retentissait par derrière.

Pour conter les histoires, il faut aussi l'obscurité, surtout quand il s'agit de fantômes. Les anciens en racontent aux enfants et ces derniers s'en racontent entre eux. Dans un pays où l'on ne croit pas aux esprits, faire peur aux enfants et à soi-même avec ces histoires de diables sert vraiment la transmission de la doctrine officielle. Quand j'étais au collège, le président Mao lança un appel pour que soient racontées des histoires dans lesquelles l'on n'a pas peur des esprits, sur le coup nous en fûmes tout déconcertés. D'abord, en ce monde, peu de gens sont courageux et puis, ne pas avoir peur des esprits implique des explications fastidieuses : il faut avant tout prouver que les esprits existent bel et bien, avant de démontrer qu'ils n'ont rien de redoutable.

Pendant la Révolution culturelle⁹, nous faisons la révolution le jour, le soir nous racontions tant et plus des histoires de démons, c'était à croire que les deux n'étaient pas contradictoires. Je logeais au dortoir du lycée n°4. On commençait par éteindre les lumières, on faisait toutes sortes de bruitages avec la bouche pour chauffer l'atmosphère. Aux endroits cruciaux, quelqu'un renversait la planche de sécurité du lit ou jetait par

terre une vieille cuvette. Grâce au caractère offensif de ces effets spéciaux, aucun de ceux qui jouaient les fanfarons ne résistait à l'épreuve.

L'emploi des néons se généralisa au début des années 1970, et Pékin brilla soudain de mille feux, si bien que les esprits ne montrèrent plus leur pouvoir merveilleux. Heureusement, grâce aux fréquentes coupures de courant, chaque foyer allumait des bougies, et c'était une façon de se souvenir avec nostalgie de l'enfance perdue.

2

Au réveil, le plafond est illuminé par la réverbération de la neige. Le chauffage soulève les rideaux, alors, le châssis indistinct de la fenêtre se déplace suivant le flot de lumière puis, tel un train, avançant lentement, m'emporte au loin. Je traîne au lit jusqu'à ce que mes parents me somment de me lever.

La forte neige esquisse le fantôme de la ville, miroir où l'on peut s'observer minutieusement. Très vite ce miroir se désagrège, en un clin d'œil, la boue est partout. Pour me rendre à l'école je porte un manteau ouatiné à capuchon, je prends une poignée de neige toute mouillée, en fait une boule que je lance contre le vieux sophora à l'entrée de la ruelle. Hélas, j'ai raté mon tir. Je me précipite dans la salle de classe, alors que la sonnerie retentit. La fenêtre de la pièce est elle aussi comme celle d'un train qui quitte le quai de la gare et prend de la vitesse. À l'intérieur, il fait sombre, la silhouette de la maîtresse se retourne, la poussière de craie s'envole, les chiffres sur le

tableau apparaissent puis s'effacent. La maîtresse soudain élève sa fêrule et en la pointant vers moi lance : « Hé, je t'ai posé une question, tu as entendu ? »

Avec la sonnerie annonçant la fin du cours, le printemps est arrivé. L'avant-toit, gorgé d'humidité, de blanc est devenu noir ; le ciel se courbe, est teint en vert par les branches innombrables ; les abeilles halent la lumière tout en bourdonnant ; l'ombre des fillettes lancées dans leur course est pareille à un cerf-volant dont on ne pourrait saisir le bout du fil ; les chatons de saule voltigent, vous troublent. Je commence à apprendre à faire des rédactions, tout d'abord, en imitant le recueil *Agate rouge* de Liu Baiyu¹⁰, puis *Qui est le plus gentil* de Wei Wei¹¹. Le premier de ces auteurs raconte le lever du soleil alors qu'il survole Moscou en avion. Ce passage ne peut manifestement pas être copié. Je suis perplexe : pourquoi Moscou ? Je m'en vais flâner du côté du lac Houhai¹² pour voir le coucher du soleil. D'où sort cette histoire d'agate rouge ? Le soleil ressemble à un bonbon fruité à deux sous. Quelques hirondelles virevoltent à la surface de l'eau, les collines de l'Ouest étagent leurs ondulations. Les vagues brillent comme de l'huile, soulevant une écume blanche nauséabonde.

C'est jour de pétrole, l'ombre des nuages reste suspendue, immobile, au-dessus du terrain de sport. Un camarade de la grande classe, celui qui a une musculature développée, se balance de façon mécanique aux barres parallèles, sa silhouette fait penser à un métronome. Je suis au pied de la barre fixe, je prends une inspiration suffisante dans le but de soulever mon corps. Selon la règle, il faut faire six balancements successifs pour que cela passe. Au second, je suis déjà à bout de forces,

je prends mon appel, donne un coup de talon, mon front arrive juste à hauteur de la barre en fer. Il me semble avoir épuisé toute mon énergie pour grimper au ciel afin de jeter un coup d'œil furtif aux nuages blancs qui se déploient ou se contractent comme bon leur semble.

L'été, la lumière divise la rue en deux parties. À l'ombre, il fait frais comme dans l'eau, on avance à la queue leu leu, suivant la foule. Je change soudain d'avis et marche jusqu'à la partie exposée au soleil ; seul et fier, je piétine mon ombre, je suis en sueur, le corps trempé. Arrivé au but que je me suis fixé, j'achète un bâton glacé en guise de récompense.

J'adore flâner par les avenues, les mains dans les poches. Dans le monde des adultes, il y a une forme de sentiment de sécurité qui est mis entre parenthèses. Il suffit de ne pas lever la tête, de ne regarder que ce qui est au-dessous de la poitrine, nul besoin de s'affliger de la laideur d'un Tel, ni de se préoccuper des émotions des autres. Une fois lové dans le flot humain qui vous enveloppe, le ciel est bouché, vous voilà dans un espace hermétiquement clos, il vous faut alors déployer toute votre énergie, vous débattre pour briser cet encerclement. L'avantage d'être petit c'est que votre angle visuel est particulier : votre visage déformé sur les poignées de portes nickelées, et aussi les multiples reflets des gens dans les vitrines, les mégots piétinés par des pieds innombrables, un papier de bonbon qui virevolte le long du trottoir, la lumière sur les rayons des bicyclettes, les feux arrière des bus qui clignotent...

J'aime les jours de pluie, la limite entre la lumière et l'ombre s'efface, comme l'eau et le lait se mêlent, comme font les couleurs sur la palette d'un peintre amateur. Nuages noirs qui

pèsent à hauteur de l'aiguille des paratonnerres, nids vides des corbeaux aux extrémités des branches du gros arbre, rencontre fortuite de parapluies, traces de pluie sur les vitres, jugement aux mots effacés placardé sur les palissades d'affichage, révélation de la lumière brisée par mes pas dans les flaques.

Avec Yifan nous faisons souvent à pied le long trajet jusqu'au bazar Dong'an [Paix de l'Est]. Au début des années 1960, il fut transformé en une galerie marchande, il avait changé de nom et s'appelait bazar Dong Feng [Vent d'Est], on avait complètement détruit ce qui faisait le charme de ces lieux. Auparavant, les petits étals de toutes sortes étaient parsemés ça et là, sans ordre ni uniformité, ce qui ne manquait pas de piquant, on y trouvait de tout. Dans mon souvenir, il s'agissait d'un labyrinthe de lumière où lampes marchant à l'électricité, au gaz, au pétrole, bougies, échangeaient leur clarté dans une belle confusion. Sous ces divers éclairages, les visages des patrons et des clients devenaient mystérieux, insondables, il eut suffi de fixer ces instants pour voir se dérouler lentement une riche peinture de la vie du peuple. Qu'un rai de lumière vînt à filtrer à l'intérieur, se déplaçant lentement — et c'était l'aiguille des heures la plus ancienne.

3

Tout enfant est sujet par nature à de nombreuses illusions des sens, elles sont liées à l'ombre et à la lumière, à un espace imaginaire, voire à des conditions corporelles. Une fois qu'il a grandi, la plupart de ces illusions sont oubliées sous l'effet

coercitif du temps, des coutumes sociales, du système des connaissances, et cet oubli semble même une condition pour entrer dans l'âge adulte.

La période allant de mes dix à treize ans, tournant dans la croissance physique et psychologique accompagnant le début de la puberté, coïncida avec les trois années difficiles¹³. À l'époque, la faim était notre lot quotidien. L'expression que j'ai sur les photos ressemble à celle des enfants africains affamés : j'ai les yeux extrêmement brillants, le regard fixe, au coin des lèvres on note, dans l'esquisse d'un sourire bizarre, un brin de dissimulation.

Manifestement, j'étais en pleine illusion des sens. Je voyais des arbres aux formes étranges, des fleurs dégoulinantes de splendeur, la brume suspendue dans les airs, l'eau coulant à contre-courant, des maisons de guingois, des escaliers débarouler, des nuages se transformer en monstres, l'ombre était insondable, les étoiles immenses et brillantes... Plus tard, à la vue du ciel étoilé peint par Van Gogh, je n'ai pas été surpris. Selon moi, ce sont des visions communes à tous ceux qui éprouvent la faim.

L'air hébété, j'avançais droit devant, tout en marmonnant. Mais en classe surtout, je n'entendais pratiquement pas ce que disait la maîtresse, plongé dans un monde d'hallucinations. Quand elle me posait une question, je répondais à côté de la plaque. Il y eut une convocation de mes parents au cours de laquelle elle leur confia ses inquiétudes à mon sujet. Heureusement pour moi, mère, médecin, n'en fit pas tout un plat. Je ne m'en retrouvai pas moins dans le champ de leur observation étroite.

La nuit, quand je m'éveillais, je voyais mes chaussures marcher, faire un tour avant de revenir à leur place ; une roue de train énorme faisait soudain irruption par la fenêtre ; à la vitre apparaissait un visage inconnu ; la forêt éclairée par l'arrière prenait feu...

Un soir, comme je rentrais seul à la maison, je vis un nuage blanc à l'arrêt au-dessus du portail du n° 1 de la ruelle Sanbulao. Pas très grand, tout rond, on aurait dit une grande ombrelle, posé si bas que c'en était incroyable, il était au-dessous du troisième étage où nous habitons. Bien des années après, j'ai entendu parler d'OVNI et j'ai compris toute l'affaire. Sous ce nuage, comme frappé par quelque magie, j'avais eu l'esprit embrouillé, le corps raidi. Le temps semblait s'être arrêté. J'avais fini par faire un pas en avant et m'étais envolé jusqu'à la maison.

LES ODEURS

1

Pékin, ce à quoi je pense d'abord : ses odeurs changeant avec les saisons. Sur ce point, l'homme ressemble au chien. La preuve en est ces vieux Chinois d'outre-mer qui s'en reviennent au pays et qui regardent autour d'eux, déboussolés, la bouche ouverte, humant d'un côté, reniflant de l'autre — ils sont à la recherche des odeurs de Pékin restées dans leur mémoire.

Celle des gros choux de Chine conservés pour l'hiver. Aux alentours du 7 novembre¹, devant la porte des magasins de produits alimentaires secondaires était improvisé un point de vente de fruits et légumes. Ils formaient là des montagnes devant lesquelles les files d'attente s'allongeaient du matin au soir. Chaque famille devait pour le moins en acheter quelques centaines de livres que l'on rapportait à la maison sur la plate-forme d'un tricycle, dans une voiture d'enfant, ou par tout autre mode de transport. Entre voisins l'on s'entraidait, surtout quand il s'agissait de personnes âgées isolées se déplaçant difficilement. On commençait par étaler les légumes pour les faire sécher à l'air et au soleil avant de les entasser sous les fenêtres, à côté de la porte, dans le passage, sur le balcon, recouverts de paille tressée ou d'une vieille couverture ouatinée. Sous les rigueurs de l'hiver les choux se desséchaient, se métamorphosaient comme

font les momies, dégageant avec opiniâtreté leur odeur de moisi, de pourri, se rappellant ainsi à notre bon souvenir.

L'odeur des fumées de charbon. Servant à se chauffer ou à cuisiner. Les poêles, petits ou grands, à boulets ou à briquettes en forme de nid d'abeilles, allongeaient leur conduit vers les portes et les fenêtres, crachant et vomissant leur fumée comme font les gros fumeurs. Le goudron de houille, quant à lui, coulait depuis l'orifice du conduit jusqu'au sol où il formait des morceaux de glace noire. Les jours de vent, il fallait vite changer le coude d'arrivée extérieure de la cheminée, sans quoi l'épaisse fumée refluaient, alors vous suffoquiez à en avoir le nez qui coulait et les yeux larmoyants, au milieu de quintes de toux. Sans parler du gaz de houille, ce gaz insidieux qui vous tue en douceur quand vous vous y attendez le moins.

L'odeur de la poussière. Correspondant, dans le registre des couleurs, au gris de la fonte, nuancé d'une pointe d'ocre rouge — la couleur dominante de Pékin en hiver. Elle est le capitaine de toutes les odeurs, elle dessèche la gorge et la langue, votre gosier est en feu et votre moral détestable. Mais quand, poussée par un vent de nord-ouest, ses troupes gigantesques occupent l'univers et que, profitant des fentes des portes et des fenêtres, elle a ses entrées chez vous, inutile de penser trouver le moindre petit trou où se cacher pour lui échapper. Si à l'époque on portait des masques, c'était la plupart du temps pour se protéger d'elle, sinon, une fois dehors, les grains de poussière grinçaient sous vos dents.

Alors que les Pékinois n'en pouvaient plus, soudain une forte neige se mettait à tomber et recouvrait toute la ville. La neige a une odeur de menthe venue des nuages, surtout

à la première inspiration, une fois franchie la porte, sensation de fraîcheur humide. Les enfants se ruaient dehors en criant, jetaient masque et gants et, tout en soufflant pour se réchauffer, ils faisaient des batailles de boules de neige, construisaient des bonshommes de neige. Quand la boue des rues se prenait en glace sale, ils faisaient des glissades, arrivés au bout de la course, ils s'accroupissaient et continuaient sur quelques mètres profitant de la force d'inertie, en une figure appelée : «Le vieux se faufile sous la couette».

Nous habitons tout près de Houhai. Les enfants y allaient souvent faire du « patinage sauvage » sur patins, luge, raquette de fortune, hordes hurlantes qui soulevaient des paquets de neige poudreuse que le vent vous envoyait au visage comme du sucre en poudre. Quand on la léchait, cela avait un goût sucré qui relevait de la pure invention. Les ouvriers perçaient la glace du lac, agrippaient les morceaux à l'aide d'un crochet en fer et les transportaient sur la rive le long de passerelles de bois, avant de les acheminer jusqu'à la glacière au nord du pont Li Guangqiao². Un jour, profitant de leur inattention, mes camarades et moi nous sommes glissés dans le lieu, il y faisait sombre et glacial, l'odeur fétide de l'eau se mêlait à celle du foin. Les morceaux de glace étaient placés sur des étagères en bois à plusieurs niveaux, séparés par des paillasons, puis bouclés sur le haut avec, de nouveau, des paillasons, ainsi que des planches en bois et de la terre. L'été suivant, cette glace servait à conserver les aliments au frais. Lors de mon passage dans la glacière, je me suis imaginé être un poisson congelé.

L'hiver était si long que c'en était assommant, les enfants attendaient le printemps désespérément. Après avoir compté

jusqu'à « cinq fois neuf »³, les branches des saules bordant Houhai verdissaient soudain, devenaient flexibles et diffusaient un léger parfum un peu âcre. C'était le dégel, la surface de la glace se brisait avec des crissements clairs, l'eau des neiges gouttait le long des avant-toits, les blocs de glace de goudron de houille se répandaient partout, comme de l'encre sur du papier. Nos chaussures ouatinées étaient déformées, elles rampaient, éculées, on aurait dit des crapauds, elles dégageaient une pestilence de trichiures salés.

Pratiquement tous les ans mère achetait des narcisses, ils s'ouvraient en silence aux alentours de la fête du Printemps⁴ dégageant un parfum subtil et pénétrant, éclairant la morne pièce. Au-delà de la fenêtre, les fleurs d'une sorte d'abricotier s'ouvraient les premières, suivies par celles des poiriers, des lilas, des pêchers, le vent emportait leur parfum capiteux et vous en étiez tout ensommeillé. Quand j'étais petit, j'entendais souvent dire : « Au printemps on somnole, en automne on est fatigué, en été on fait une petite sieste, au troisième mois de l'hiver impossible de se réveiller », à l'époque, on ne parlait pas encore d'allergie au pollen.

Quand les fleurs de sophora s'ouvraient, c'était l'été. Le sophora de Chine a le tempérament du Nord, il possède une beauté farouche et capricieuse. En revanche, les fleurs d'un jaune pâle sont communes, insignifiantes, au premier coup de vent, elles tombent en pluie. Leur parfum est des plus légers, pourtant il porte loin comme les sons d'une flûte.

Mais, il allait de pair avec les effroyables « mânes du pendu ». Ces vers qui crachaient des fils dans les airs, en tous sens, bloquant les trottoirs. Traverser les formations de ces « mânes

du pendu » revenait à passer la porte du séjour des morts, dès qu'elles pendaient à votre cou, à votre visage, impossible de s'en défaire, cela vous en donnait la chair de poule, et l'on ne pouvait s'empêcher de pousser des cris d'effroi.

L'été était la période la plus gaie de l'année, surtout parce que nous étions en vacances. Nous allions souvent à l'Association chinoise pour la promotion de la démocratie⁵ près de la tour Gulou [du Tambour] pour y regarder la télévision ou jouer au ping-pong, ou bien nous allions nager au stade de Shichahai. En fait de « nage », nous barbotions dans des émanations de formaldéhyde, de poudre de détergent et d'urine, entre le brouhaha animé des voix et le silence momentané sous l'eau.

Les pluies torrentielles semblaient venues de la pression interne à nos corps. Quand la touffeur atteignait son point critique, des éclairs à la file ébranlaient ciel et terre, l'impétuosité de la jeunesse trouvait là une certaine libération. Après la pluie, les enfants se ruaient vers le caniveau de la rue, ils pataugeaient dans l'eau tout en criant : « Il a plu oh, y a des bulles oh, le salaud a mis son chapeau de paille oh... »

Je ne sais pourquoi l'automne était toujours lié à la tristesse, probablement à cause de la rentrée des classes : la liberté nous était confisquée. Oui, l'automne représentait le rythme rigide de l'école, l'ordre. La poudre de craie volait, au tableau les idéogrammes et les chiffres apparaissaient, disparaissaient. Au-dessus des odeurs de pieds émanant des garçons et de leurs gros mots, il y avait le parfum ténu, tenace, du corps des filles, cela nous intriguait.

Les pluies d'automne tombaient par intermittence, les feuilles voltigeaient, tourbillonnaient, mouillées, au début

elles dégageaient comme une odeur amère de thé fort infusé trop longtemps qui se transformait en celle de moisi et de pourri issue de la fermentation, odeur à laquelle allait bientôt répondre celle des gros choux conservés tout l'hiver.

2

Donc le mot *weir*. Il désigne, en chinois, les odeurs aussi bien que les saveurs. La mémoire du goût, elle, est plus intériorisée, aussi perdure-t-elle plus longtemps.

Le goût de l'huile de foie de poisson éveille en moi un rêve de ma plus tendre enfance : au plus profond des portes et des fenêtres, comme découpées dans du papier, il y a un éclairage diffusant une forte odeur de poissonnerie. C'est probablement lié à mon expérience de la gustation de cette huile. Au tout début, vu l'air sérieux des parents, je l'avais rangée dans la catégorie « médicaments », restant tout naturellement sur mes gardes.

Quand cette huile, passée par la pipette, arrivait sur le bout de ma langue, j'éprouvais une sensation de froid qui se propageait, j'avais la bouche pleine d'une saveur désagréable. Cette huile extraite du foie de morue me fit goûter au sentiment de solitude des fonds marins. Par la suite, quand mes études m'amènèrent à la théorie de l'évolution, elle vint corroborer le fait suivant : le poisson était l'ancêtre de l'homme. Au fil des années, ce sentiment de solitude alla s'amplifiant pour finir par former le grondement intime de ma jeunesse. Quand la pipette devint gélules, l'huile fit alors quasiment partie de la catégorie des sucreries, fini ce sentiment de conflit. Je brisais d'abord

la gélule entre les dents, et quand l'huile avait fini de couler, je mâchais menu la gélatine, elle avait le goût du nougat mou au sésame.

Le « Gros lapin blanc » et son goût de lait. C'était le roi des bonbons, il y avait d'abord le papier de riz translucide, en fondant sur la langue, il apportait la promesse du plaisir. La saveur de lait de ce bonbon était des plus prononcée, on disait que sept bonbons étaient l'équivalent d'un verre de lait, les enfants souffrant de malnutrition le convoitaient. Malheureusement, pendant les temps difficiles⁶, il fut classé « sucre de premier choix ». Une ritournelle improvisée le disait bien : « À friandise de classe, sucre de qualité, le vieux malgré sa classe, n'en va pas moins aux vécés »⁷, d'où l'on voit bien que le « cycle de ce qui est de première classe » n'a rien à voir avec le menu peuple. Bien des années après, à Paris, une amie française m'a fait goûter à nouveau à ces bonbons, ce qui avait provoqué en moi une intense émotion, depuis j'en ai souvent quelques-uns sur moi et je suis entré ainsi dans les rangs des « vieux de première classe ».

Les temps difficiles sont arrivés juste au moment où mon corps se développait. Je me suis mis à manger en cachette tout ce qu'il pouvait y avoir de mangeable à la maison, depuis les petites billes de microalgues dans l'aquarium à la lécithine gluante que mes parents recevaient rationnée ; des tablettes de calcium aux baies de goji, de la tige de moutarde marinée à la pâte de soja fermentée, des crevettes séchées aux ciboules... Mes parents commencèrent à pratiquer la politique de la terre brûlée, mais ils ne pouvaient rien contre mon appétit qui allait croissant chaque jour. Quand j'eus tout dévoré, je me suis mis à engloutir du glutamate. Un jour, aux États-Unis, alors que

j'étais allé dans un restaurant chinois avec des étrangers, ils ont annoncé au préalable : « Pas de glutamate », entendre dire une chose pareille, merde alors, cela m'avait énervé.

Je versai le glutamate du flacon directement dans le creux de ma main, cela faisait une petite pincée, je léchai d'abord du bout de la langue, parvenue aux papilles gustatives la sensation suivait les nerfs, depuis la zone réflexe du plexus atteignait le cortex cérébral provoquant une excitation primaire — c'était comme si je goûtais, quintessenciée, la mer : l'*umami* ! J'en vins peu à peu à augmenter la dose, l'excitation continuait de monter, jusqu'à ce que la saveur eût complètement disparu. Pour finir, je versai carrément dans ma bouche la moitié restant dans le flacon, cela a dû provoquer chez moi un brouillage des signaux au niveau du cortex ou leur mise en court-circuit — d'où ces vertiges et ces nausées, j'avais piqué une tête sur mon lit. Je suppute que cette expérience s'apparentait à celle de la prise de drogue.

Mes parents étaient mécontents : « Qui a renversé le flacon de glutamate ? »

De l'autre côté du terrain de sport de l'école primaire venait souvent un petit marchand ambulancier et ses cris pour héler le chaland vous alléchaient. Tel un prestidigitateur, il sortait de sa besace toutes sortes de bonbons et autres friandises. Sur la recommandation d'un camarade, j'avais pris goût à la cannelle et j'adorais ça. L'écorce de cannelier fait partie de la pharmacopée chinoise, quand on la savoure, une saveur sucrée filtre sous l'âcreté. On pouvait en acheter plusieurs morceaux pour deux sous, cela durait plus longtemps en bouche que les bonbons. Je les enveloppais soigneusement dans mon mouchoir et, en classe, je donnais souvent un petit coup de

langue dessus. À dire vrai, à part ce goût de cannelle dégusté en classe, tout ce qui avait trait à la connaissance ne m'a laissé aucune impression.

Un soir, après l'école, comme je rentrais à la maison accompagné de Guan Tielin, un petit marchand ambulancier cria dans la rue : « Purée de tofu puant, tofu — ». Je n'avais jamais goûté de tofu puant, encouragé par mon camarade, j'en ai acheté un morceau pour trois sous, dès la première bouchée, impossible d'avaler, je jetai le reste par-dessus les toits. Quand je suis arrivé à la maison, tante Qian⁸ se plaignit de la puanteur, et de reniffler de-ci de-là pour savoir d'où cela venait. Je me suis précipité dans les toilettes pour me brosser les dents, puis je me suis glissé dans la cuisine où je me suis tapissé la bouche de deux cuillerées à soupe de sucre blanc. Mais le nez de tante Qian n'en continua pas moins de frétiler, tel celui d'un chien policier flairant une piste.

3

Un matin d'été, je suis sorti du n° 1 de la ruelle avec Yifan, en direction du 98 de la ruelle Xin'anli, siège de l'Association pour la promotion de la démocratie, l'unité de travail de nos pères respectifs, située dans le quartier de la Briqueterie, à la tour du Tambour. En été, nous nous y rendions souvent à pied pour aller jouer au ping-pong et, au passage, eh bien nous cueillions souvent une de ces petites poires acides sur un poirier sauvage.

Au sortir de notre ruelle, c'était l'avenue intérieure de la porte Deshengmen⁹ [de la porte de la Vertu victorieuse], en face, la ruelle Hongshan [de la Grande bienveillance] de notre école.

Quand la petite épicerie du coin nord-est émettait son signal, la lampe rouge du réflexe conditionné s'allumait dans mon cerveau et je salivais. Sur le chemin de l'école, je dépensais souvent deux sous pour un morceau de sucre, en vue d'agrémenter mon pain de maïs cuit à la vapeur.

Au bout d'une centaine de pas en direction du sud, après avoir traversé la rue nous sommes arrivés à la ruelle Liuhai et à son magasin de produits alimentaires secondaires. Sous l'auvent en toile à l'extérieur, on était en train de solder des tomates, dix sous les quatre livres; il y avait aussi des trichiures salés vendus selon les quotas, à trente-huit centimes la livre et qui attireraient des nuées de mouches que l'on ne pouvait chasser. Yifan et moi pensions au départ acheter deux tomates bien juteuses, mais après avoir tâté la ferraille dans nos poches nous sommes éloignés en ravalant notre salive.

Nous avons pris la ruelle en direction de l'est, nous avons tourné en direction du nord à la rue Songshu [du Pin], comme nous entrons dans la ruelle Daxinkai, nous nous sommes arrêtés à la pissotière en bordure de la voie. L'odeur d'alcali qui émanait de l'urine accumulée vous empêchait d'ouvrir les yeux; nous avons retenu notre respiration comme nous faisons quand nous nous entraînés à rester en apnée sous l'eau, avant de nous enfuir bien loin pour prendre une longue inspiration. Alors le parfum de pétales qui jonchaient le sol nous a envahi de sa fraîcheur — celui des fleurs de sophora. Il avait dû pleuvoir la nuit précédente, d'innombrables petites flaques réfractaient la lumière et réfléchissaient les arbres.

Nous avons tourné dans la rue Liuyin [de l'Ombrage des saules] et poursuivi vers le nord, là, ce n'étaient que vastes

demeures; à l'extrême nord, derrière un haut mur d'enceinte, on racontait que se dressait la résidence du maréchal Xu Xiangqian¹⁰. À l'ombre des arbres, nous avons acheté deux bâtonnets de haricot mungo glacés à prix réduit — cinq centimes les deux, nous avons gagné un sou — mais les bâtons glacés étaient tout mous, presque fondus, alors, sans prendre le temps de jouir de cette douce saveur, nous avons tout aspiré en deux bouchées; comme nous allongions le cou pour regarder le ciel, nos ventres glougloutaient.

Au sortir de la rue de l'Ombrage des saules, c'était Houhai, et on arrivait soudain en pleine lumière dans un espace dégagé. Ce lac, depuis sept siècles, depuis l'époque de la construction de la « nouvelle capitale » des Yuan¹¹, fait partie de Shichahai. En tant que terminal des transports fluviaux des céréales, l'endroit avait été autrefois somptueux et florissant. Au niveau du coude du lac, il y avait un énorme sophora qui abritait de son ombre des joueurs d'échecs. Des adolescents pêchaient des bivalves, ils retenaient leur souffle, puis, d'un bond, plongeaient; quand leurs pieds frappaient la surface de l'eau, cela faisait un grand *splash*! Sur la berge étaient entassés quelques coquillages, certains aussi gros qu'un couvercle de casserole. Il s'en dégagait une odeur forte, étrange, comme une dernière mise en garde faite au genre humain.

Nous suivions la rive sud, fouettant les barrières en fer bordant le lac avec des branches de saule. La vaste étendue d'eau se rétrécissait soudain, les deux rives étaient reliées par un pont de pierre, le pont Yindianqiao [du Lingot d'argent]. Depuis ce pont on contemple les montagnes, c'est l'un des huit sites célèbres de Yanjing¹². Près du pont se trouvait « Ji le rôti »,

un établissement centenaire dont la renommée s'étendait à toute la Chine, c'était une rude épreuve pour nos nerfs : ce fumet âcre de mouton rôti, porté par le vent, accompagné de l'odeur du charbon calciné et de celle de toutes sortes d'assaisonnements, nous remuait l'estomac, attirant notre attention sur le fait que midi approchait.

Comme une traînée de poudre, nous avons enfilé la rue Yandai xiejie [Oblique du tabac à pipe]¹³, pour arriver dans la prospère avenue de la porte Di'anmen [de la porte de la Paix terrestre]¹⁴, laissant derrière nous la tour du Tambour, nous avons traversé la rue et pris la direction du sud. Sur le chemin, il y avait la boutique de produits alimentaires secondaires du quartier marchand de la porte Di'anmen ; à l'entrée du magasin était placardé l'avis suivant : « Bris de friandises à prix réduit », nous nous sommes précipités à l'intérieur telles deux tornades, en sommes ressortis de la même façon, ces douceurs étaient certes alléchantes, malheureusement nous étions limités par le montant de nos tickets de rationnement et la menue monnaie en notre possession.

En suivant l'avenue de la porte Di'anmen sur la gauche nous avons pris la ruelle de la Briqueterie, puis Xin'anli, nous avons atteint notre but. La plaque « Comité national de l'Association chinoise pour la promotion de la démocratie », était apposée dessus, impressionnante, de quelque façon qu'on la regardât, elle avait tout l'air d'un slogan réactionnaire.

Yifan et moi sommes allés d'abord dans la salle de ping-pong où nous avons disputé trois parties acharnées, nos estomacs criant famine, nous avons décidé d'aller cueillir des poires acides pour nous remplir le ventre. Au coin d'un mur, l'arbre

n'était pas si haut, quelques petites poires terreuses pendaient aux plus hautes branches. Juché sur les épaules de Yifan j'ai grimpé sur la partie centrale du tronc, puis ai continué de progresser bravement vers les branches au-dessus. Alors que j'allais presque atteindre les fruits, j'ai ressenti une vive piqûre sur le dos de la main, j'avais subi l'attaque d'une « chenille urticante » postée en embuscade.

Je suis redescendu de l'arbre, ai sucé l'endroit de la piqûre, cuisant, tout rouge, mais cela n'a servi à rien. J'ai sorti de ma poche quelques petites poires, les ai essuyées sur mon pantalon, ai mordu dedans, c'était acide, âcre, j'avais la bouche pleine d'un résidu impossible à avaler. La sonnerie du repas de la cantine a retenti, une bonne odeur de porc au chou cuit à l'étuvée est arrivée jusqu'à nous.